Anne PHILIBERT est ancienne élève de l'ENA, agrégée et docteur en histoire, et auteur d'un ouvrage sur *Lacordaire et Lamennais* (Cerf, 2009, 1134 p.). Elle est membre du comité de rédaction de *Lumière & Vie* depuis novembre 2011.

Anne PHILIBERT

Du baiser en politique

La politique, « art et pratique du gouvernement des sociétés humaines », selon le Petit Robert, est le lieu d'une tension. Tension entre, d'une part, la recherche de la conquête et de l'exercice du pouvoir, par un homme ou par un groupe, dans un but personnel et, d'autre part, le souci de l'intérêt général, qui explique que le pape Pie XI ait pu dire, dans les années vingt, que, dans le domaine laïc, elle manifeste le plus haut degré de la charité.

Si d'aucuns affirment que tout est politique, il faut admettre, au moins, que les frontières du politique (car le terme est, à la fois, un nom féminin, un nom masculin et un adjectif) sont délicates à établir. Quand, dans la Rome antique deuxième période, le pouvoir impérial donnait au peuple du pain et des jeux, alors que l'alimentation et les loisirs sont deux réalités qui pourraient sembler relever du pur domaine de la vie privée, il confirmait un certain modèle de société politique et entretenait le consensus.

Pour agir en politique, par la persuasion ou par la force, les choix s'incarnent par des signes. Parmi ces signes, innombrables, une catégorie est peut-être particulière car, malgré son caractère public, elle dit quelque chose de l'intime de l'homme, animal politique, qui les utilise : les signes qu'il fait avec son corps, son langage non verbal. Plus précisément, les gestes qu'il destine publiquement aux autres, spécialement ceux par lesquels il est

← Léonid Brejnev embrassant Erich Honecker à l'occasion du trentième anniversaire de la République Démocratique d'Allemagne, fresque sur le mur de Berlin. Photographie de Régis Bossu.

en contact physique *direct* avec eux. Or, parmi tous les contacts possibles, le baiser est un acte fort. Un signe puissant. Il est donc intéressant de chercher à analyser ce point d'intersection entre la politique et le baiser.

I. Avant la démocratie moderne

Entre inégalité et sacré

Ce qui caractérise les sociétés anciennes, c'est que le principe de l'égalité politique des hommes, à la naissance et par la suite, n'est pas proclamé[1]. Les inégalités de rang ont, au contraire, des fondements divers, qu'il s'agisse de l'origine divine du pouvoir, du droit du sang, de celui de la force ou de leur combinaison. On peut noter, toutefois, que, dans les sociétés chrétiennes médiévales, qui sont des sociétés reposant sur un système d'ordres (ceux qui prient, ceux qui combattent et ceux qui travaillent), l'inégalité politique coexiste avec le principe de l'égalité des hommes en Adam et en Jésus-Christ.

1. Il y a sans doute une exception pour la société juive, le peuple tout entier étant dit un peuple saint.

La consultation du dictionnaire montre le voisinage de termes proches étymologiquement : baisemain, baisement, baiser. Ils s'enracinent dans une terre sacrée. Dans l'ordre décroissant, le baisement est justement l'action de baiser ce qui est sacré, le baisemain est à l'origine l'hommage que le vassal rend au seigneur, le baiser est un signe de respect, d'affection, d'amour.

Les baisements, baisemains et baisers-signes de respect sont tous donnés par celui qui est en-deçà. Et l'endroit où se pose la bouche authentifie la distance ou le degré d'abaissement de l'auteur du baiser envers celui qui le reçoit. Andromaque, princesse troyenne captive de Pyrrhus, qui n'aurait « jamais d'un maître embrassé les genoux »[2] si les sorts n'avaient été contraires, incarne l'attitude par excellence du suppliant antique.

2. Racine, *Andromaque*, Acte III, Scène 6.

Pour la période féodale, le médiéviste Jacques Dalarun rappelle dans un livre récent que le baisement du pied, hommage « plus contraignant, plus humiliant que celui du baisement de la main »[3], fut attesté en France aux Xe et XIe siècles. « Il était en général réservé au bénéfice des rois. L'exemple le plus fameux

3. Jacques Dalarun, *Gouverner c'est servir. Essai de démocratie médiévale*, Alma, 2012, p. 95.

est celui de Rollon, chef viking, *jarl* des Normands »[4]. Jacques Dalarun cite le chroniqueur Dudon de Saint-Quentin, qui a raconté comment le roi carolingien Charles le Simple et Rollon se mirent d'accord, en 911, à Saint-Clair-sur-Epte pour donner naissance au duché de Normandie au profit de Rollon.

Le chroniqueur a décrit les résistances du nouveau vassal à rendre l'hommage réclamé de lui : « À Rollon qui ne voulait baiser le pied du roi, les évêques dirent : 'Qui reçoit un tel don doit désirer atteindre le pied du roi d'un baiser'. Et lui : 'Jamais je ne (…) baiserai le pied de qui que ce soit !' Poussé par les prières des Francs, il ordonna à un guerrier de baiser le pied du roi ; lequel, agrippant sur-le-champ le pied du roi, le porta de force à sa bouche et, se tenant droit, il y planta un baiser (*defixit osculum*) et jeta le roi à la renverse. Ce qui provoqua un grand rire et un grand tumulte dans le peuple »[5].

4. Ibid., p. 95.

5. Ibid., p. 95-96.

Cette péripétie illustre la difficulté de mettre en pratique l'axiome « Passons aux barbares » dont, une brassée d'ans de grâce plus tard, le bienheureux Frédéric Ozanam, un des pères de la démocratie chrétienne, devait se faire le théoricien autour de 1848… Elle explique aussi, sans doute, les raisons psychologiques profondes pour lesquelles cette forme d'hommage disparut.

Le contrat entre le seigneur et le vassal était fondé sur des actes symboliques, l'hommage, le serment de fidélité et le baiser sur la bouche, qui précédaient l'investiture. Ce baiser (*osculum*) est signalé dans certains pays d'Europe dès le XIe siècle. Sa signification fait débat. Pour l'historien Jacques Le Goff, observateur du rituel symbolique de la vassalité, il ne s'agit pas d'un baiser de paix. Il rapproche cette pratique du baiser des fiançailles, qui marque l'entrée dans une autre famille. Ainsi, le seigneur et le vassal sont, en même temps, un couple hiérarchisé par l'hommage et des égaux par la foi et par un baiser où les bouches des deux hommes se joignent dans une position symétrique.

Le contrat entre le seigneur et le vassal était fondé sur des actes symboliques, dont le baiser sur la bouche.

Mais le baiser peut aussi venir d'en haut. Dans ce cas-là, il exprime, malgré la distance des rangs, une certaine communauté de destin. Cela se manifeste, par exemple, dans le léger

embrassement qui suit l'accolade, lors de la cérémonie au cours de laquelle la chevalerie est conférée. Le champ de bataille fait sauter les barrières sociales, à cause de la proximité de la Mort, qui rappelle aux hommes leur égalité[6]. Il n'est pas étonnant que ce baiser du chef à un de ses hommes ait partie liée avec la perspective du combat en commun.

6. La proximité de la mort peut même faire plus. On se rappelle de la proposition faite par Honoré d'Estienne d'Orves à l'officier allemand chargé de commander son peloton d'exécution : « Permettez-moi de vous embrasser ».

Les vierges de Verdun et le dernier baiser de Louis XVI

Il semble qu'il est délicat de parler de baiser politique à proprement parler quand la politique reste dans sa gangue archaïque, que le pouvoir est d'abord une affaire personnelle, de filiation ou de conquête, qu'il n'est pas dissocié de la sphère religieuse ou militaire, et qu'il n'y a d'égalité que sur les champs de bataille. Sous la Révolution française, les choses changent.

Ainsi, le 3 septembre 1792, le roi de Prusse prend possession de Verdun, après avoir fait bombarder la ville. Quatorze belles jeunes filles des meilleurs familles lui souhaitent la bienvenue « avec d'agréables discours, des fleurs et des fruits (…) »[7]. La codification et la politesse des mœurs d'un siècle marqué jusque-là par un tact très fin de la douceur de vivre conduisent à mettre en scène ce qui ressemble fort à un invisible baiser de paix. Qu'aurait fait ce souverain s'il avait su qu'après son départ la Convention ferait guillotiner les demoiselles, leur reconnaissant implicitement, et à leur corps défendant, le statut d'acteurs politiques ?

7. Goethe, *Campagne de France*, dans *Écrits autobiographiques*, Barthillat, 2001, p. 311.

On rattachera à cette nouvelle période le geste par lequel Louis XVI, *fils de saint Louis*, conduit à la guillotine, baise le crucifix qui lui est présenté et exprime le vœu que son sang ne retombe pas sur la France. Baiser la croix, c'est traditionnellement l'ultime manifestation de piété de l'homme qui va mourir. Mais, le contexte de cette mise à mort, la *personne* du condamné, le titre que lui donne son aumônier, et le contenu de son vœu, qui manifeste le plus haut degré de la charité, confèrent à cet acte une dimension également éminemment politique.

II. Les baisers des Égaux

Avec la Révolution de 1789 commence l'aventure du principe de l'égalité en politique. Cependant, bien que ce principe soit posé, et que, en théorie, ce changement puisse influencer la pratique du baiser, l'historien constate avec le recul que le baiser n'a pas profité des progrès de la marée montante de la démocratie. D'autres gestes ont eu plus de succès.

Le baiser Lamourette

Tout commence avec une formidable déception, connue sous le nom de *baiser Lamourette*. Évêque constitutionnel, Antoine Adrien Lamourette est élu député à l'Assemblée législative, où il siège au centre. Après la déclaration de guerre à l'Autriche au printemps 1792, qui nourrit une montée des tensions, il prend la parole, le 7 juillet 1792, à l'Assemblée et, dans un discours pathétique, adjure les Feuillants, les Girondins et les Jacobins de se réconcilier. Émus, les députés se donnent l'accolade.

↑ Antoine Adrien Lamourette

L'amourette est fugace. La Journée du 10 août, marquée par l'installation d'une Commune insurrectionnelle à Paris et l'assaut donné aux Tuileries, prélude à la suspension du Roi le 13 août, puis les massacres paniques de plus de 1 200 détenus[8] à Paris entre le 2 et le 6 septembre manifestent l'échec de cette fraternité sans lendemain.

Lamourette, guillotiné à son tour en 1794, est passé à la postérité avec son baiser, un peu comme Judas, mais avec, en prime, les sourires provoqués par les mystérieuses correspondances entre le patronyme de cet homme consciencieux et l'acte. Et puis, pour certains, quelle naïveté de croire qu'en politique, le baiser pourrait être performatif !

8. Parmi lesquels beaucoup de prêtres réfractaires, dont certains extrêmement âgés.

Le baiser républicain de 1830

Le second baiser célèbre de la période se produisit le 30 juillet 1830, juste après l'insurrection de trois jours (dite les

« Trois Glorieuses ») qui mit fin au règne de Charles X. Il est connu sous le nom de *baiser de l'Hôtel de Ville*, mais Chateaubriand lui a donné ironiquement le nom de *baiser républicain.* Il s'agit de l'accolade théâtrale, sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Paris, tréteaux de la vie politique française lors de chaque trouble, par laquelle le septuagénaire général marquis de Lafayette, figure tutélaire de la vie politique française, redevenu immensément populaire sous la Restauration, a donné sa caution « républicaine » au duc d'Orléans, écartant ainsi le spectre de l'instauration d'un régime républicain.

Ce qui est moins connu, c'est que cet épisode fut suivi d'un bain de foule, les Parisiens présents voulant serrer la main du lieutenant général du royaume, futur Louis-Philippe, chacun topant en quelque sorte pour conclure l'affaire, et, un peu à la manière du Thomas de l'Évangile, faisant aussi une expérience inédite et unique du contact avec celui qui a été élevé. C'est en serrant ainsi la main de tout le monde, bref en se faisant tout à tous, au moins autant qu'en prêtant serment de fidélité à la Charte de 1814 révisée, que Louis-Philippe a pu accéder au trône.

À l'époque du suffrage masculin, censitaire ou universel, les Français préfèrent la poignée de main égalitaire.

Le baiser politique existe donc, mais avec un champ d'application restrictif : circonstances exceptionnelles, grands acteurs, vaste public, et résultat à *quitte ou double*. Malgré le romantisme de la Révolution de 1848, l'Histoire n'a retenu, semble-t-il, aucun baiser ayant une valeur politique significative. On peut en dire autant du Second Empire ou de la Troisième République. Ainsi, à l'époque du suffrage masculin, censitaire ou universel, les Français préfèrent décidemment la poignée de main égalitaire. Ils ne se contentent pas d'imiter les Anglais. Ce geste a une symbolique moins lourde que le baiser. Il n'est pas un pur décalque du champ religieux ou féodo-vassalique. Il paraît plus neuf et plus commode, tout en répondant au besoin anthropologique essentiel du toucher.

III. La double tentation de l'obscène et de l'anodin

Avec le XXe siècle, la question du baiser en politique évolue progressivement, au moins partiellement, en raison

notamment de la reconnaissance du droit des femmes à participer à la vie politique, et du développement des moyens de communication.

Le baiser de la dame au monsieur

Si l'industrie du cinéma découvre très tôt le filon du baiser hétérosexuel amoureux filmé, le monde politique résiste longtemps à la pratique de la mise en scène de l'homme politique et de son épouse sur ce modèle-là. C'est sans doute aux États-Unis d'Amérique que le verrou saute en premier. Le baiser de l'épouse du politicien, le jour de l'élection, le soir des résultats, étant ce *je-ne-sais-quoi* d'ineffable qui est donné à voir à l'assistance pour cautionner le bien-fondé de son choix. Tout se passe comme si l'épouse, c'est-à-dire la légitime, devait faire mentir l'adage selon lequel il n'est point de grand homme pour son domestique. Elle seule connaît son mari et elle assure qu'il est celui qu'il faut. Elle est la garantie de la transparence.

Il y avait, en France, une certaine forme de pudeur par rapport à cette mise en scène. Dans les pays de culture latine, l'amour conjugal ne se donne traditionnellement pas en spectacle. Ou alors, quand spectacle il y a, c'est le coup de sang de la seconde Madame Caillaux, en 1914, qui tire sur le directeur du *Figaro*, qui harcelait son mari.

Dans cette tradition de réticence racinienne, plus près de notre époque, il faut signaler que, lors des élections présidentielles de 2007, la candidate socialiste, séparée du père de ses enfants (ce qui, alors, n'était pas connu de la population), ne cherche pas à donner le change lors de ses meetings.

Au cours des dernières années, une évolution s'est produite. On peut citer la couverture du magazine *Paris-Match*, pendant l'automne 2011, qui est un gros plan du baiser d'un homme politique de premier plan, ancien directeur général du FMI, et de sa persévérante moitié. L'enjeu, il est vrai, est très particulier. Il s'agit d'une tentative désespérée pour contrebalancer dans l'opinion les effets désastreux, en terme d'image, de nouvelles informations sur la conduite de l'intéressé envers les femmes.

Avec les élections présidentielles de 2012, le soir des résultats du second tour l'étrange lucarne a donné à voir le spectacle inédit du baiser donné au candidat victorieux par sa bonne amie. D'aucuns ont pu avoir le sentiment que ce qui se jouait à cette occasion n'était pas la procédure classique de validation, pour l'opinion publique, de l'homme politique vainqueur par *son gouvernement*[9]. Ils ont vu dans ce sketch imprévu l'expression du désir de la dame d'accéder à un statut.

9. Cette expression aujourd'hui très désuète était utilisée, à la Belle Époque, dans la bourgeoisie, par les hommes mariés pour désigner leur épouse, tandis que les hommes des milieux populaires affectionnaient de parler de *la Patronne*.

Les Américains, pragmatiques et souvent fascinés par une civilisation française de l'Éros, ont fourni la réponse en créant le concept (assez ahurissant pour des cartésiens) de *first girl-friend*, peu importe qu'il s'appliquât, en l'espèce, à une mère de famille… Il semble que ce baiser, à cause de ses intentions supposées, relève surtout de la sphère privée, même si, tactiquement, il devait être assené dans l'espace et au moment les plus publics.

Le baiser politique à l'international

Le baiser se pratique plus facilement dans le cadre des relations internationales. Cela ne va pas toujours sans embarras. Bokassa voulait embrasser Giscard d'Estaing. Chirac confia, un jour, à un conseiller, son hésitation à biser Laurent Bagbo, qu'il appelait avec antipathie *ce type*. En 1989, le rituel du bouche-à-bouche, coutume russe qui fascina les téléspectateurs occidentaux du temps du rideau de fer, échangé entre Gorbatchev et Erich Honecker, en désaccord sur la glasnost, n'empêcha pas la chute du mur de Berlin.

Il est à noter que, à présent, les images des rencontres bilatérales ou multilatérales entre dirigeants de régimes démocratiques, lors de visites ou de sommets, montrent une tendance assez généralisée au contact. On se tient ou plutôt on tient l'autre par les mains, par les bras, peut-être par une invisible barbichette… À qui cela s'adresse-t-il ? À l'homologue ou aux caméras de télévision ? Il y a des gens qui n'aimeraient pas, en tout cas, être à la place d'Angela Merkel. La puissante chancelière allemande, qui tient serrés les cordons de la bourse d'un pays qui n'a pas vocation à être la vache à lait de toute l'Europe, est, peut-être, pour ce motif, l'homme d'État le plus *malaxé*.

La bise en politique

Et puis, la bise est venue. La bise en politique est au baiser ce que le fordisme est au métier d'art. Cette coutume ne se conçoit pas sans la mixité. Venue de la sphère privée, elle s'est développée dans le monde étudiant et professionnel, avant de passer dans la sphère politique. À la mairie de Paris, Jacques Chirac était un grand biseur. Poignée de main aux hommes et bise aux femmes. Dans les formations politiques qui veulent faire moderne et sympa, il arrive que les leaders se fassent la bise sur l'estrade, pour la galerie. La bise a du succès car elle a l'air anodin, masquant les inégalités et les rivalités.

La bise est plus anodine que le baiser. Mais le rang de son auteur peut contribuer à « recharger » sa valeur. Ainsi, le président Mitterrand innova quand, en 1988, lors de la finale de la coupe de France de football, il fit la bise au capitaine de l'équipe victorieuse. Le fait fut débattu. Était-ce une erreur de la part de l'auguste personne de condescendre de la sorte ? Ou le sens politique aigu du vieux stratège l'avait-il averti de l'entrée du ballon rond dans le panthéon mondial des valeurs ? L'avait-il fait en raison des bénéfices à tirer, pour lui-même, de ce signe ? Ici, le contact physique direct permet, comme dans les histoires de sort étudiées par l'ethnologue Jeanne Favret-Saada, un flux de forces au profit d'une des parties.

Pour conclure, il y a dans le baiser l'idée d'un absolu, qui veut résister aux désenchantements. La réaction de la très jeune autrichienne Ingeborg Bachmann, en juin 1945, après son premier baisemain, fait par un juif viennois, fugitif en 1938 et revenu en Autriche sous l'uniforme anglais, en rend bien compte : « *ich habe (...) mir gedacht, ich möchte mir nicht mehr die Hand Waschen* »[10]. *Elle a pensé qu'elle aimerait ne plus jamais se laver la main*. À cause de ce sublime dont il est la trace, il semble que le baiser n'est pas naturellement à sa place dans l'univers politique. Ou du moins dans le monde politique comme il va. Il y aurait donc, d'un côté, Pie XI et le *baiser Lamourette* tel qu'il avait été espéré par son auteur. Et de l'autre, les combats, les ambitions et tout ce qui peut les servir, les montrer, les exprimer. Mais la question se pose surtout si les citoyens veulent que la politique reste *une idée neuve*, en France, dans l'Union européenne et ailleurs.

10. Ingeborg Bachmann, *Kriegstagebuch*, Suhrkamp Verlag, 2010, p. 21.

Anne PHILIBERT